

Tu reçus la naissance et la Presse

GEORGES PIROUÉ EN ETHNOLOGUE DE SON ENFANCE. COMME UN MUSICIEN.

On ne présente plus Georges Piroué, écrivain jurassien, né à La Chaux-de-Fonds en 1920, auteur de romans, de nouvelles, de poèmes, d'essais en même temps que traducteur de Natalia Ginzburg, de Curzio Malaparte, de Mario Soldati, de Luigi Pirandello.

Contrairement à tant d'auteurs prolixes, chez G. Piroué l'œuvre est le fruit d'une nécessité intérieure, d'une exigence esthétique. Elle a été honorée des prix les plus prestigieux : Charles Veillon, Valéry Larbaud, Fondation Schiller, sans oublier celui qui lui tient le plus à cœur : le Prix du Canton de Neuchâtel, couronnant l'ensemble de son œuvre. Aujourd'hui dans la retraite sereine de son Anjou d'adoption, après avoir été de longues années directeur littéraire aux Éditions Denoël, il nous livre dans *Tu reçus la naissance* les premiers chapitres de son autobiographie, ceux de son enfance, de sa prime adolescence, cette matrice où s'impriment les prémices d'un destin d'écrivain.

G. Piroué s'impose surtout par la richesse critique de ses essais littéraires dont l'intelligence aiguë, la

lucidité incisive, la sensibilité nourrie d'érudition – toutes qualités que Voltaire préconisait pour un critique – le placent dans la constellation des Albert Béguin, Pascal Pia, Hubert Juin.

Son approche d'une œuvre reste toujours originale, ouvrant à son lecteur des voies inexplorées : ainsi nous fit-il découvrir les affinités électives que Proust entretenait avec la musique dans cet essai, devenu, hélas !, introuvable : *Proust et la musique du devenir* (qu'attend-on pour le rééditer ?). Il y a trois ans encore, sa biographie consacrée à Luigi Pirandello l'imposait comme le plus subtil exégète de ce pirandellisme aux cent masques.

Ses passions pour Hugo, Proust, Pavese, Pirandello (demain peut-être pour Molière) il les a enrichies et modulées presque musicalement au fil de sa réflexion. Il y a eu, par exemple, un premier essai sur Hugo en 1964 que G. Piroué amplifie d'une vision nouvelle en 1985.

Revenu soixante-dix ans après

Dans *Tu reçus la naissance*, G. Piroué évoque avec humour et tendresse la personnalité de son père, graveur de montres. Sans doute tient-il de cet artisanat son goût du pointillisme, du trait exact, du mot qui dévoile du sens, sa minutie dans la description, le jugement perspicace et pénétrant qui décape le lecteur de tant de lieux communs ou de poncifs proférés sur tel ou tel auteur.

Il est vrai que chez G. Piroué la passion du sens critique l'a emporté sur les pouvoirs de l'imaginaire. D'où, dans bon nombre de ses romans ou de ses nouvelles, la primauté d'un regard qui ausculte, dissèque, constate. Un regard qui se fait historiographe autant d'une crise que d'un fait divers ou d'une destinée, telle celle de Nèfle dans *La Vie supposée de Théodore Nèfle* qu'il croque avec la pointe sèche d'un S. Simon.

Ce même regard où se conjuguent souvent humour et gravité, je le retrouve dans son autobiographie. Il est plus, ici, celui d'un ethnologue, revenu soixante-dix ans après sur les lieux de sa tribu, que celui d'un écrivain qu'une nostalgie du passé aurait jeté dans un complaisant attendrissement sur lui-même. Aussi ne s'agit-il pas tant pour G. Piroué de restituer la magie d'un temps perdu par le biais des sortilèges proustiens que de le reconstituer comme un puzzle au gré des thèmes qui portent en eux-mêmes leur part d'unité : lieux, événements, personnages, us et coutumes. Ils vont devenir autant d'éclairages, d'explications de lui-même, de son itinéraire mental, intellectuel, bref ce terreau où s'enracinent une œuvre et un talent.

Méthode qui n'est pas sans quelque analogie avec celle utilisée – mais au bénéfice, elle, de la fiction – par Elsa Morante dans *L'Île Arturo* où nous est révélé l'univers secret de l'enfance et de l'adolescence d'Arturo.

Ce musicien qu'il eût pu devenir

D'essentiel, G. Piroué nous apprend qu'il tient de sa mère de très précoces dispositions pour la musique. Ne lui chantait-elle pas des cantates de Bach : « Cette méthode musicale a modelé mes goûts, dirigé certains de mes actes. Souvent aujourd'hui encore, je m'offre au lever, dans mon bain, de petits concerts spirituels bénéfiques au déroulement de la journée. » C'est à Bach qu'il consacrera en 1980, avec *À sa seule gloire*, un de ses romans les plus accomplis. (Qu'attend-on encore pour le faire paraître en poche alors que fleurissent dans cette collection tant d'affligeants navets ?)

Très jeune, G. Piroué aurait pu appartenir au cercle de ces enfants musiciens prodiges. Mais, confie-t-il, « je m'en échappe tout de même par une soif de grandeur

démesurée qui ne sortira pas du domaine des trop grandes espérances. C'est ainsi que je m'explique aujourd'hui que la musique ait pu être à la fois pour moi jouissance privée sans déboucher sur une carrière et ferment d'une ambition détournée vers d'autres terrains sans renier les moyens que je croyais être ceux du musicien. »

On a vu plus haut ce qu'il avait hérité de son père, mais aussi des dispositions morales qui n'ont pas été sans conséquences pour sa carrière littéraire : « Je tiens de mon père d'attendre davantage de mon être que de mon faire – ou savoir-faire. Je ne me mets jamais en frais pour séduire autrui. Je désire être distingué sans avoir faussé le jeu. »

Et puis c'est finalement à sa sœur, aînée de treize ans, qu'il doit d'avoir été « extirpé d'une couveuse chrétienne, introduit à l'intérieur d'un édifice musique, littérature, beaux-arts – d'où je n'ai jamais pu m'échapper totalement ».

Je ne me serais pas attardé sur le chapitre que G. Piroué consacre aux premières visites que lui rend Éros s'il ne se situait aux antipodes de celles vécues par exemple par un Julien Green ou un François Mauriac. Eux se délectèrent dans ce troublant jeu masochiste que leur infligeait l'attrait simultané mais contrarié de la chair et de la grâce. L'adolescent G. Piroué n'a pas connu ces affres délicieuses : « Au centre du milieu hypocritement pudibond dont nous faisons partie sans en partager les préjugés, j'ai habité le paradis d'avant la faute en compagnie de Dieu mon père. La chair et le diable n'ont de ma vie jamais fait la paire. »

Je n'ai fait qu'indiquer sommairement les quelques grands foyers auxquels s'éclaire cette autobiographie qu'on pourrait placer dans le sillage de celle d'un Elias Canetti. Elle nous révèle à travers les aléas incertains d'une vie, pourtant apparemment identique sur bien des

points à tant d'autres, l'histoire complexe d'une aventure intérieure et qui, sous l'effet d'une alchimie qui restera toujours mystérieuse, aura su accoucher d'un de nos plus éclectiques écrivains, l'un des rares chez nous, en Suisse, à avoir su porter à son point le plus exigeant le difficile métier d'écrire et de vivre.

JEAN-BAPTISTE MAUROUX

La Liberté, 1991

LA PETITE MUSIQUE DE L'ENFANCE

« Je me crois, avoue Georges Piroué, voué à l'effacement. » L'homme public, sans doute, qui ne s'est drapé dans aucune des toges si prisées du monde parisien. Il aura plus de chances dans la mémoire de ses lecteurs, quoi qu'il en dise, et dans celle des amateurs de Pavese, ou de Pirandello, qui lui doivent beaucoup. Cette fois, il honore, avec une franchise de ton, une honnêteté qui ne récuse ni le droit à l'ironie, ni l'émotion mesurée dans les mots, le contrat d'une excellente collection intitulée Haute Enfance. Né en 1920 à La Chaux-de-Fonds, dans le Haut-Jura suisse, Georges Piroué prend donc le risque de revenir sur ses pas. Comment, pour un tel voyage à rebours, ne pas se méfier de l'homme né peu à peu de l'enfant que l'on fut ? Mais Piroué appartient à ces écrivains pour qui l'enfance a compté : non seulement par le « souvenir » des êtres, des faits et des choses consciemment ou inconsciemment amassés. Et qu'il nous restitue, avec ce savoir-faire des peintres en tableaux de genre, par les yeux desquels des époques revivent. Ainsi découvrons-nous la Suisse des pauvres, celle des modestes, des petits métiers, des arts amoureuxment cultivés en famille. Des petits notables hypocrites... Et puis, au

détour d'une réminiscence, le subtil commentateur de Proust (*Proust et la musique du devenir*, 1960) dévoile l'anecdote qui lui a toujours laissé croire qu'il y avait du César Franck dans la sonate de Vinteuil...

La musique fut pour l'auteur comme un second langage ; sa famille la pratiquait, il est lui-même instrumentiste, et il a dressé à Bach un mémorable monument à peine romanesque : (*À sa seule gloire*, 1980). Mais ce qui s'ajoute à la mémoire et nous ravit, c'est un goût pour les mots : les mots des métiers, ceux d'une tradition teintée d'alémanique qu'il doit à sa mère, ceux enfin d'un français jurassien goûteux : benzet, brûler, échirée, rouflard... De quoi enrichir le *Dictionnaire de la langue française* de M. Alain Nicollier. « Ce vécu du langage, note Piroué, fait que le mot m'apparaît non plus comme un signe conventionnel, mais comme la chose même, avec son poids, son grain, sa forme, son auréole, ses irradiations, son pouvoir attractif ou répulsif. »

Haute Enfance : revenir à ce qui, aussi, s'est perdu, et que la mémoire sacralise : les déchirements, les souffrances, les illusions d'un bonheur intangible. C'est convenir également – et d'abord avec soi-même, sans doute – que des certitudes nous sont apparues, qui ne nous quitteront plus. « Je devinais déjà qu'avoir l'esprit romanesque pouvait vous condamner à la solitude et faire de vous un personnage non seulement malheureux, mais dérisoire. Contraint de se mettre en frais de représentation pour vivre de sa plume, l'écrivain n'en est pas moins souvent, comme homme public, un animal ridicule, animateur de vaines comédies. »

Parti enfin pour Paris, où il fera carrière dans l'édition et écrira son œuvre, le « britchon » (ainsi appelle-t-on, je crois, du côté de Neuchâtel, les natifs de La Chaux-de-Fonds), Georges Piroué ne s'est ni renié ni lié à son terroir, avec lequel ses rapports furent parfois

critiques. De même est-il, face à lui-même, sans complaisance : rare et belle franchise.

CLAUDE MICHEL CLUNY

Le Figaro, 1991

Romancier de qualité, critique original (Hugo, Pirandello, Proust, Pavese...), Georges Piroué (né en 1920) raconte ici, pour la première fois, sa jeunesse. Le genre, si codé, présente plus de périls qu'on ne le croit, pour peu qu'on veuille faire trop simple, par l'émotion, ou trop savant, par les jongleries de mémoire. Piroué sait être juste, profond, émouvant, interrogatif. Voici donc (première naissance) le petit garçon de La Chaux-de-Fonds, fils d'une mère qui chante à merveille les vieux airs et les cantates de Bach. Voici (seconde naissance) le jeune garçon sous l'emprise de la foi protestante du père, et de son enfance, mais lucide ; poète dans l'évocation de moments minuscules, qui furent grands pour lui, Georges Piroué raconte de façon prenante sa découverte des autres, de la nature, du théâtre, de la musique. Encombré par Dieu, encombré par la Suisse (mais profondément fidèle aux siens), le jeune homme partira. Ce livre montre qu'il n'a pas vieilli.

Lire, 1991

LES TROIS NAISSANCES

Comme tout romancier, Georges Piroué s'est raconté de façon plus ou moins directe dans chacune de ses œuvres, mais c'est la première fois qu'il signe un texte purement autobiographique.

Avec la pénétration et l'honnêteté qui l'ont conduit sur les traces de Bach ou d'Hugo, il part en quête de « la graine et du terreau », conscient de ce qu'un individu est avant tout le produit d'un milieu, mais aussi pour tenter de combler la distance que la vie (ou lui-même ?) a mise entre lui et ce milieu.

Imprégné de l'esprit familial, Georges Piroué ne se permet pas de juger, ne cherche pas non plus à édifier : les vraies richesses apparaîtront d'elles-mêmes. Plus que jamais il se ferme au bruit du siècle pour écouter sa « petite musique intérieure », qui cette fois-ci nous emporte en Suisse, à La Chaux-de-Fonds dans les années vingt : une famille d'artisans, protestante, ni riche ni pauvre, trois enfants, au premier étage d'une maison qui joint la campagne à la ville, quatre pièces mais un piano, un violon et les livres (Hugo, Tolstoï, la Bible...) et comme premier fond sonore la belle voix de la mère qui chante de vieux airs populaires et des cantates de Bach. Elle est aussi détentrice du langage, de la santé du corps, et d'un bon sens venant à point pour compenser l'idéalisme du chef de famille. Celui-ci nous apparaît comme un juste : un homme dont on peut dire « que jamais un acte n'a contredit ses paroles ». De son côté : la foi religieuse et sociale, l'amour de la littérature, il est l'initiateur, celui qui donne à l'enfant « la seconde naissance »... Ces deux personnages hors du commun dans leur simplicité sont les colonnes du livre et c'est d'ailleurs sur leur mort qu'il se referme.

Le petit Georges quant à lui est « un enfant parmi d'autres », secret mais sociable, timide mais joueur, plus réfléchi et observateur qu'imaginatif : le futur romancier a déjà besoin d'une solide base réelle pour prendre son envol. Sa « grande vie », c'est dans la rue où il retrouve les « enfants sans jouets » qu'il la découvre. L'épisode de la « croix du chat » révèle un sens précoce du sacré, mais du

sacré profane, car en dépit du climat religieux dans lequel il baigne, l'enfant ne manifeste aucune piété véritable : pour lui la puissance de Dieu se confond agréablement avec celle de l'orgue. Il aborde la nature par le mystérieux tunnel de verdure, l'histoire par les soldats de plomb, l'amour par l'aubade silencieuse à la petite fille blonde.

Proches parents, voisins, camarades, sont autant de modèles que le romancier réussit à voir, a posteriori, avec d'impitoyables yeux d'enfant. Car on respecte autrui chez les Piroué, mais on ne s'interdit pas le regard amusé : la famille n'est ni triste ni repliée sur elle-même ; elle se méfie un peu de l'intellectualité, mais aspire à la connaissance : il y a donc le théâtre, où le futur commentateur et traducteur de Pirandello pénètre, curieusement, par les coulisses, mais il y a surtout le domaine enchanté de la musique, régi par la sœur aînée. Nous apprenons alors que le narrateur a longtemps hésité entre littérature et musique, la dernière restant pour lui « ferment détourné vers d'autres terrains, sans renier les moyens », ce qui explique à la fois l'intérêt qu'il portera tout au long de sa vie et, indirectement, la construction en contrepoint qui lui est chère, l'harmonie de sa phrase.

Il y a enfin la lecture, celle qui aide l'adolescent en quête d'autonomie à accomplir cette « troisième naissance » qu'il se donne à lui-même. Mais est-ce Baudelaire, la découverte mal vécue de la sexualité, ou l'exaspération des qualités parentales chez la sœur aînée qui amorcent la crise ? Dieu, si présent autour de l'adolescent, est jugé « hors de lui, pas en lui », la Suisse va elle aussi être délaissée, jusqu'à la sagesse familiale qui est remise en question : elle conduit peut-être à un accord avec soi-même, mais pas forcément avec les autres. Sans qu'il s'agisse de rupture profonde (« je suis irrémédiablement fils de protestant »), il y a du moins départ voulu. C'est ce reniement temporaire que le narrateur veut

racheter par l'écriture, sans illusions d'ailleurs puisque pour lui « rien ni personne ne se porte garant du révolu ». Sa « petite musique intérieure » lui masquerait-elle l'écho qui monte de son livre, sa propre voix, si juste, reprenant toutes les harmoniques familiales, les faisant à nouveau chanter, les fixant à jamais ?

MONIQUE BACCELLI

La Quinzaine littéraire, 1991

On connaissait surtout Piroué par l'intermédiaire d'autres écrivains, qu'il a analysés, traduits, dépecés. Ici, il se prend lui-même pour objet d'étude : il expose avec une jubilation rare son enfance, son apprentissage de la vie dans sa famille jurassienne. Il se montre à la fois tendre et lucide envers ce monde qui l'a formé. Composé de courts textes qu'on pourrait lire indépendamment les uns des autres, *Tu reçus la naissance* est aussi un remarquable témoignage sur l'éveil d'un jeune homme à la littérature.

L'Humanité, 1991

Histoire d'un petit d'homme, du plus loin que remontent ses souvenirs à la mort de ses parents. Il y a, dans l'évocation de Georges Piroué, un peu du ton de Léautaud, un peu de Pagnol, et plus encore de Cingria, comme lui natif de Suisse avec connivences italiennes : Piroué a aussi le spleen à la Pavese et l'esprit de dérision de Pirandello dont il est le principal traducteur. Ce qu'il conte, avec un recueillement brodé de lucidité, c'est une enfance tranquille dans un milieu familial austère mais bienveillant. Les lieux, les mœurs, les jeux. Un père pieux, discret, muet, au paradis devant son établi ; une

mère rustique, « du peuple avant d'être d'Église », soucieuse d'éveiller son fils à la lecture et à la musique.

De la salle à manger renaît l'effluve de la bouillie de gries ou des knöpflets. Voisins-voisines, copains-cousines...

Piroué découvre l'ordre social, s'initie aux actes interdits, commence à respirer les filles et rêver avec Maigret ou Baudelaire. Il se souvient des mots perdus et sourit sans rancune des préjugés vaincus. Une bien jolie cantate.

J.-L. D.

Télérama, 1991

C'est dans la collection Haute Enfance, chez Hatier, que Georges Piroué a choisi d'évoquer la sienne, et ce pour la première fois. Une enfance dans les années vingt, nichée dans le Haut-Jura suisse. Ligne de partage entre la douloureuse sensation de solitude de l'enfant et l'apprentissage de la vie communautaire. Piroué montre avec tendresse et lucidité les figures de son père, le graveur de montres; de sa mère la chaleur à la fois communicative et austère; la mentalité de l'époque dans un périmètre géographiquement donné. C'est aussi, par ailleurs, l'autre naissance au monde, grâce aux livres, les premiers, ceux qui marquent et façonnent les êtres pour peu qu'ils restent des fidèles au long cours de ces premières navigations hauturières.

Tout ceci, ce fatras d'impressions, de sensations expliqueront l'écrivain Piroué d'aujourd'hui, sa distance, son ironie, son goût prononcé pour la dérision. Cette dérision très pirandellienne, car il faut rappeler en effet que Piroué, directeur littéraire aux Éditions Denoël jusqu'en 85, fut le principal traducteur de Pirandello dont il a d'ailleurs écrit la biographie.

Autres monstres sacrés sur lesquels Piroué s'est penché: Pavese, Proust et Hugo. La littérature italienne aura été la grande affaire de l'auteur de *Tu reçus la naissance*, puisqu'il a traduit ou fait traduire Malaparte, Sciascia, Eve, Italo Svevo ou encore Mario Soldati.

DANIEL ALFANDARI
Var Matin, 1991

Dans *Tu reçus la naissance*, Georges Piroué effeuille le temps de son enfance et s'attarde avec tendresse sur la nature humaine. Peu à peu le décor est planté: une petite bourgade du Jura suisse. C'est là que s'éveille sa sensibilité musicale, littéraire et érotique, entre une mère au bon sens rustique et un père pieux. Promu à l'école du savoir, il rend hommage à Molière, « pirandellien avant la lettre », et à Baudelaire, ce frère maudit qui lui a inculqué le sens de la langue française. Mais c'est aussi à la musique, complice de ses premiers moments de bonheur, qu'il rend grâce. Une très belle autobiographie.

L'Événement du jeudi, 1991

ENFANCES

La banalité du titre (*Tu reçus la naissance*) ne doit pas faire méjuger de cet essai autobiographique. Suisse de naissance, l'auteur est français d'habitudes et de mœurs. Il revient sur son enfance protestante à La Chaux-de-Fonds, sur son père graveur de montres, ses études, ses lectures, l'austérité d'un milieu non dénué cependant de tendresse. Serait-il réellement, comme il dit, le « bourreau de ses proches » ? Dans ces pages sages et sobres, il

apparaît plutôt comme la mémoire d'un univers pittoresque et authentique.

Témoignage chrétien, 1991

LES MONTRES DE LA CHAUX-DE-FONDS

Georges Piroué a été une des grandes figures de l'édition française, celles qui travaillent dans l'ombre et font avancer les choses. Directeur littéraire des Éditions Denoël jusqu'en 1985, il s'est beaucoup consacré à la littérature italienne dont il a traduit ou fait traduire des œuvres essentielles : Bonaviri, Sciascia, Malaparte, Natalia Ginzburg (qui vient de mourir), Soldati, Italo Svevo, et surtout Pirandello. Mais Georges Piroué a aussi écrit sur Proust et un roman (*À sa seule gloire*) dédié à la famille Bach. On n'oubliera pas ses merveilleuses nouvelles qui lui ont valu le prix Valéry Larbaud en 1979.

Cet écrivain discret, voué à la défense et à l'illustration des auteurs, se livre – un peu – aujourd'hui dans la collection Haute Enfance (Hatier littérature) et nous offre le privilège d'entrer dans son passé : *Tu reçus la naissance*. Né dans le Jura suisse, à La Chaux-de-Fonds en 1920, il a connu le milieu des artisans en horlogerie, une aristocratie du travail à laquelle appartenait son père, graveur de montres. Cette activité était très personnalisée et impliquait un véritable sens artistique. Aussi l'ambiance familiale où grandit le jeune Georges était-elle imprégnée de musique et de théâtre. On l'encourage à lire, à jouer du piano ; on mesure ses progrès et on présume de son avenir.

En même temps règne dans la ville et dans la famille une atmosphère d'ascétisme protestant bizarrement mélangé à l'influence de la France toute proche. La mère

de Georges Piroué était d'ascendance alsacienne, les romans d'Erckmann-Chatrian faisaient partie des lectures familières. Aussi la culture française s'impose-t-elle d'elle-même. Les traditions culinaires sont, elles aussi, celles de la France de l'Est, mâtinées d'influence et de désignations germaniques, comme la « bouillie de gries ».

L'évocation par Georges Piroué des lieux et des ambiances de son enfance s'appuie sur une précision extrême, quasi géographique, des lieux, qu'il s'agisse de la disposition de l'appartement ou de la physionomie du quartier. À partir de ces données très concrètes, la mémoire dessine ses territoires et reconstruit ses personnages: le père secret et puritain qui jamais n'avouera la moindre faiblesse, même aux heures d'attendrissement ou de revers de fortune; la mère à la fois attentive et lointaine; la sœur aînée vouée à l'enseignement et à son cadet; le frère qui s'éloignera, moitié indifférent, moitié jaloux.

Ce que ne disent pas beaucoup de mémorialistes, Georges Piroué y fait allusion dans la fin de son beau livre. C'est que la mémoire a besoin de témoins, d'autres qui se souviennent avec vous. « Rien ne remplace l'existence partagée, l'obscur réciprocity des gestes, des regards, de la mastication, du sommeil en commun, pour la connaissance de soi-même par les autres et des autres par soi-même. Partout s'étend le non-vécu d'eux sans moi et moi sans eux. » Et pourtant, un jour, il faut dire, il faut témoigner. Quand c'est avec le talent d'un Georges Piroué, nous nous sentons tous impliqués.

CLAUDE FLEURY
Le Républicain lorrain, 1991

DU MÊME AUTEUR

NATURE SANS RIVAGE

Poèmes

Paris: Seghers, 1951

PAR LES CHEMINS DE MARCEL PROUST

Essai de critique descriptive

Neuchâtel: Éditions de La Baconnière, 1954

CHANSONS À DIRE

Poèmes

Paris: Seghers, 1956

LA FAÇADE DU 12

Récit

Paris: Fayard, 1957

MÛRIR

Récit

Paris: Denoël, 1958

LES LIMBES

Roman

Paris: Denoël, 1959

PROUST ET LA MUSIQUE DU DEVENIR

Essai

Paris: Denoël, 1960

ARIANE MA SANGLANTE

Nouvelles

Paris: Denoël, 1961

LE PREMIER ÉTAGE

Récit

Paris: Denoël, 1961

UNE MANIÈRE DE DURER

Roman

Paris: Denoël, 1962

LE PORTRAIT D'UN HOMME HEUREUX

Paris: Hachette, 1963

DE QUOI FOUETTER UN CHAT

Nouvelle

Paris: Laffont, 1965

UNE SI GRANDE FAIBLESSE

Roman

Paris: Denoël, 1965

CES EAUX QUI NE VONT NULLE PART

Nouvelles

Lausanne: Éditions Rencontre, 1966

PIRANDELLO

Essai

Paris: Denoël, 1967

LA FAÇADE ET AUTRES MIROIRS

Nouvelles

Paris: Denoël, 1969

LA SURFACE DES CHOSES

Chronique

Lausanne: Éditions Rencontre, 1970

COMMENT LIRE PROUST?

Essai

Lausanne: Éditions Payot, 1971

LA VIE SUPPOSÉE DE THÉODORE NÈFLE

Roman

Paris: Denoël, 1972

CESARE PAVESE : LA VIE ET L'ŒUVRE

Essai

Paris: Seghers, 1976

CONDÉ

Photographies: Suzanne et André Condé

Éditions d'art ARTED, 1976

SAN ROCCO ET SES FÊTES

Roman

Paris: Denoël, 1976

SENTIR SES RACINES

Discours

Postface de Marc Eigeldinger

Neuchâtel: Éditions de la Baconnière, 1977

FEUX ET LIEUX

Nouvelles

Paris: Denoël, 1979

ÉCRITS DANS LE DÉSERT

réflexions et aphorismes de Wilhelm Friedemann Bach sur

son père Jean-Sébastien Bach, cantor à l'église

de Saint-Thomas et directeur musices, G. Piroué, 1981

À SA SEULE GLOIRE:
FRAGMENTS D'UNE AUTRE VIE
Roman

Paris: Denoël, 1980
Lausanne: Éditions L'Âge d'Homme, 1984
Collection Poche suisse

AUJOURD'HIER
Paris: A. Balland, 1984

LUI, HUGO
Essais
Paris: Denoël, 1984

VICTOR HUGO ROMANCIER
OU LES DESSUS DE L'INCONNU
Essai
Paris: Denoël, 1964 et 1984

J'AVAIS FRANCHI LES MONTS
Chroniques italiennes
Neuchâtel: Éditions de la Baconnière, 1987

LUIGI PIRANDELLO:
SICILIEN PLANÉTAIRE
Essai
Paris: Denoël, 1988

MADAME DOUBLE ÉTOILE
Nouvelles
Paris: Denoël, 1989

TU REÇUS LA NAISSANCE
Paris: Hatier, 1991

L'HERBE TENDRE

Nouvelles

Paris : Julliard, 1992

LE RÉDUIT NATIONAL

Récit

Paris : Denoël, 1970

Lausanne : Éditions L'Âge d'Homme, 1995

Collection Poche suisse

MÉMOIRES D'UN LECTEUR HEUREUX

Essai

Lausanne : Éditions L'Âge d'Homme, 1997